Le Monde

Piero Gilardi
Le Monde
17 June, 2023
By Roxana Azimi and Harry Bellet

Art Basel 2023, imperméable aux secousses du monde

La foire, qui a lieu à Bâle du 15 au 18 juin, accueille 284 galeries venues d'Afrique, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Asie et d'Europe

REPORTAGE

Bâle, c'est une ville en Suisse. Art Basel, c'est une marque. Celle d'une foire d'art, plus que cinquantenaire, qui est devenue rapidement la meilleure du monde – et l'est restée – avant d'essaimer, d'abord à Miami, puis à Hongkong et enfin à Paris. Une marque avec une particularité : les produits – les œuvres d'art – qu'on y trouve s'adaptent aux goûts locaux : plus bling-bling en Floride, plus français (ne serait-ce que par la surreprésentation de galeries hexagonales par rapport aux autres pays) à Paris.

Bâle, la cité mère, accueille plus large : 284 galeries venues d'Afrique, d'Amérique du Nord et latine, d'Asie et d'Europe… Plus international, il n'y a pas, ce qui est vrai du public aussi. C'est ainsi devenu un passage obligé, non seulement pour les collectionneurs, mais aussi pour les professionnels qui, en quelques jours, vont rencontrer autant le gratin que les figures montantes du métier.

On y trouve un large éventail des pratiques artistiques, du tableau de maître moderne à la création la plus récente, des œuvres monumentales – soixante-seize pièces cette année, regroupées dans la section Art Unlimited – à d'autres plus intimistes, comme Lucas Arruda, dont les tout petits tableaux de paysage, proposés par la galerie Mendes Wood à 150 000 euros pièce, ont été rapidement vendus, pas seulement parce qu'ils sont beaux, mais parce que certains ont été exposés au préalable par la Collection Pinault à Paris, celle de Carmignac, à Porquerolles (Var), et la Fondation Beyeler, à Bâle. Avec de telles lettres d'introduction, le client n'hésite pas longtemps…

Mais l'œuvre la plus furtive d'Art Basel est passée sous les radars des visiteurs pressés : il s'agit d'à peine une centaine de secondes de variation d'intensité lumineuse. Ces légers grésillements sont générés chaque jour à partir de données sur le marché de l'art, digérées par ChatGPT, ce nouvel outil de l'intelligence artificielle. De cette œuvre immatérielle imaginée par l'artiste croate Tomo Savic-Gecan, il ne restera aucune image, *« juste un souvenir »*, précise son galeriste parisien, Frank Elbaz. Et également un contrat permettant à son acheteur de la réactiver, moyennant 75 000 euros.

A la Foire de Bâle, on trouve donc de tout, du conceptuel pur sucre, au plus échevelé, jusqu'au kitsch parfois, comme ces astronautes de Jean-Marie Appriou déclinés dans toutes les tailles et tous les prix. Et surtout des œuvres rarissimes que les marchands réservent pour cette occasion, car leur sélection est en jeu : si on encourage les expériences bizarres, on n'admet pas la médiocrité et la liste est longue des galeries ayant payé ce genre d'erreur d'un exil souvent définitif. Cela sur toute la durée de la foire : le comité d'admission passe quotidiennement sur les stands pour vérifier que les œuvres qui remplacent celles vendues la veille sont de même niveau.

Le rez-de-chaussée du lieu, consacré aux œuvres plus historiques, regorge ainsi de pépites : comme l'accrochage de l'artiste dadaïste Hannah Hösch chez 1900-2000 ; le stand de Michel Rein entièrement consacré à l'artiste Piero Gilardi, le guérillero de l'arte povera, mort en mars ; ou encore les sculptures minimalistes de Richard Nonas chez Christophe Gaillard ; sans oublier les dessins de Sonia Delaunay, vendus comme des petits pains à la galerie Zlotowski.

Mao par Warhol réajusté

« On vit des temps incertains, mais si Art Basel marche, c'est qu'on y trouve de la qualité », se félicite Vincenzo de Bellis, ancien conservateur du Walker Art Center de Minneapolis, devenu le numéro deux d'Art Basel. Rien pourtant n'était gagné et, avant l'ouverture, certains marchands étaient nerveux. Les grandes ventes aux enchères de mai à New York s'étaient révélées laborieuses, avec des adjudications souvent bien inférieures aux estimations et des lots retirés in extremis pour ne pas plomber les bilans.

« Le marché est plus calme, c'est indéniable, reconnaît le marchand américain Jeffrey Deitch. *C'est le moment idéal pour les vrais collectionneurs qui ne sont pas prêts à acheter à n'importe quel prix. »* Sentant le vent tourner, il avait réajusté à 10 millions de dollars (9, 2 millions d'euros) le prix d'un portrait de Mao par Warhol, soit 4,5 millions de moins (4,1 millions d'euros) que lors de son dernier passage aux enchères en 2015 : cette année, on solde… Pour éviter les déconvenues, la plupart des exposants avaient verrouillé les transactions sur photo quelques jours avant l'ouverture de la foire. La galerie allemande Max Hetzler avait ainsi cédé treize pièces, avant de concrétiser de nouvelles ventes aux premières heures du vernissage.

Heureux de voyager après des années de confinement, les visiteurs asiatiques, plus nombreux que jamais, mais aussi de forts contingents latino-américains, brésiliens en particulier, n'étaient pas là pour faire de la figuration. Les collectionneurs nord-américains en revanche n'étaient pas aussi nombreux qu'espéré, même si nombre d'entre eux avaient dépêché leurs conseillers artistiques. *« Nos plus grands collectionneurs américains ont dit qu'ils n'allaient pas traverser deux fois l'Atlantique, et nous ont donné rendez-vous à Paris, en octobre »*, confie Samia Saouma, directrice de Max Hetzler.

L'argent allant à l'argent, si certains galeristes peu rentés faisaient grise mine, les stands des poids lourds du marché n'ont pas désempli. *« Une excellente foire, avec de très bonnes surprises »*, se réjouissait le marchand suisse Iwan Wirth, qui a cédé une grosse araignée de Louise Bourgeois, dont il demandait plus de 22 millions de dollars (20,2 millions d'euros) et concluait sa première journée sur un bilan d'environ 65 millions de dollars (60 millions d'euros).

Bulle dorée

Dans un communiqué publié le 13 juin, David Zwirner se félicitait dès le vernissage d'un chiffre d'affaires supérieur de 30 % à celui de 2022. *« Il y a une tension énorme »*, semblait s'étonner Andreas Lange, directeur de la galerie allemande Sprüth Magers, qui ne savait plus où donner de la tête. Chez Georges-Philippe et Nathalie Vallois, le collectionneur Jean-Claude Gandur a fait une razzia, emportant une accumulation historique d'Arman, ainsi qu'un spectaculaire *Camouflage*, d'Alain Jacquet.

« J'ai la sensation qu'on vit dans une bulle », analyse Nathalie Vallois. Une bulle dorée que ne secouent guère les bruits de bottes en Ukraine, ni l'inflation ni le dérèglement climatique, du moins à en juger par le nombre de jets privés qui se posent en une semaine sur l'aéroport de Bâle-Mulhouse : même si une vidéo d'Adel Abdessemed montrant un bateau en flammes pourrait symboliser ce qui nous attend, on a entendu une Américaine se plaindre du fait que le patio n'était pas climatisé… Mais la marque Art Basel a des clients fidèles, qui ont des villas, voire des musées privés, dont les murs réclament d'être garnis, et aussi d'autres dont les entrepôts ne demandent qu'à recevoir les nouvelles valeurs montantes, dans l'espérance d'une jolie plus-value.

Même si l'époque semble révolue où la cote d'un artiste débutant passait de 10 000 à 100 000 dollars (voire beaucoup plus) en quelques mois, l'histoire est là pour les y encourager. Pour ne prendre qu'un exemple parmi des centaines, il y a vingt ans, une photo de Shirin Neshat coûtait environ 12 000 dollars (11 000 euros). Aujourd'hui, la galerie Marian Goodman les vend 275 000 dollars (253 000 euros)…

Certes, cela ne fonctionne pas à tous les coups, et nombreux sont les artistes surestimés dès leurs débuts qui ont rejoint les poubelles du marché, voire celles de l'histoire de l'art. Mais, en spéculateurs habiles, les acheteurs savent répartir les risques. Les Américains nomment cela le *spray and pray* : on en achète vingt, il y en a bien un ou deux qui monteront si haut qu'ils rembourseront les autres, lesquels trouveront, avec un peu de chance ou d'entregent, place dans un musée local, un don fiscalement déductible dans bien des pays. ■

ROXANA AZIMI ET HARRY BELLET

Art Basel, du 15 au 18 juin, Messe Basel, Messeplatz 10, Bâle, Suisse, artbasel.com

« ON VIT DES TEMPS INCERTAINS, MAIS SI ART BASEL MARCHE, C'EST QU'ON Y TROUVE DE LA QUALITÉ »

VINCENZO DE BELLIS
ancien conservateur du Walker Art Center de Minneapolis

MICHEL REIN PARIS/BRUSSELS

« Jam Proximus Ardet, the last video », de l'artiste franco-algérien Adel Abdessemed, exposé à la foire Art Basel, à Bâle, en Suisse, le 13 juin. FABRICE COFFRINI/AFP

Silvia Costa met en scène la nature trompeuse du souvenir

L'artiste adapte avec audace le récit autobiographique d'Annie Ernaux « Mémoire de fille », au Vieux-Colombier, à Paris

THÉÂTRE

Une femme se parle à elle-même. Elle se vouvoie. Rien d'anormal : elle est multiple et donc diffractée, sur la scène du Vieux-Colombier, à Paris, dans le corps de trois solides actrices, Clotilde de Bayser, Anne Kessler et Coraly Zahonero. Cette femme parle depuis trois temps ou trois expériences de vie : la jeune fille qui, en 1958, connaît sa première – et calamiteuse – relation sexuelle alors qu'elle est monitrice de colonie de vacances ; la romancière qui écrit l'histoire de la jeune fille (le récit est publié en 2016) ; la femme qui projette cette confession intime vers une perspective sociale et politique tout en réglant, en route, ses comptes avec une mère envahissante. Annie Ernaux est l'autrice qui se souvient d'Annie Duchesne (son nom de naissance) dans ce *Mémoire de fille*, inscrit au singulier sur la couverture de son livre (paru chez Gallimard) mais qui pourrait s'envisager au pluriel.

Adapté pour le théâtre, le texte devient une suite de glissements d'un état à un autre. Il connecte les faits et les détails à leur saisie rémémorative et à leur analyse, il relie passé et présent, il articule entre elles des voix qui se passent le relais de la narration. Tressage subtil pour un spectacle faussement serein qui héberge une réelle brutalité : l'humiliation vécue par Annie Ernaux a eu des conséquences physiques et psychologiques. L'expression de cette violence-là passe un peu à la trappe, dommage.

Tenant la barre de ce retour sur soi, Silvia Costa agit en plasticienne et musicienne plus qu'elle n'opère en metteuse en scène. Elle n'illustre pas le propos. Elle ne vise pas son incarnation par les interprètes. Elle bannit l'expressivité de leur profération, elle évacue les émotions d'un jeu qui se veut neutre. Elle cherche à traduire, grâce à l'aménagement de l'espace et à l'usage du son, les processus souterrains d'une anamnèse (l'inverse de l'amnésie) et la complexité d'une figure qui se reconstruit entre le parcellaire, l'épars et le concassé.

Effacement continu

Cette démarche se matérialise dans un plateau habité par l'inanimé des objets (des pierres, des ficelles, des fleurs séchées, des verres, etc.) que manipulent les trois sociétaires du Français reconverties en maîtresses d'une cérémonie énigmatique.

Rien n'est figé. Ni les corps qui se déplacent en permanence, ni les costumes enlevés à peine enfilés, ni les éléments scéniques apportés puis retirés pour être remplacés par de nouveaux. Seul le cadre ne varie pas : trois murs bleutés avec leurs ouvertures en forme de grandes meurtrières horizontales ou verticales. Entre les parois, le mouvement perpétuel crée une curieuse impression d'effacement continu. Et empêche que quoi que ce soit (image, idée, sensation) se fixe, avec netteté et certitude, dans la perception du public.

Sans doute est-ce là le but de Silvia Costa : retrouver, par l'organicité même de sa représentation, la nature trompeuse et le caractère infidèle de la mémoire. Ce flou organisé en flux insaisissable est pour le spectateur un repos. Il peut laisser dériver son imaginaire sans être obsédé par la traque du sens. S'il est vrai que le dispositif dilue l'âpreté du récit, il est tout aussi vrai qu'on perd dans le domaine de l'explicite ce que l'on gagne dans le registre de l'implicite. Un rééquilibrage qui séduit. Ou pas.

Le travail de l'artiste ne manque pas d'audace. Pas évident de poser un geste plus plastique que théâtral dans un Vieux-Colombier pas vraiment habitué à ce genre de radicalité. Or, les lieux de monstration, jamais neutres, agissent à bas bruit sur ceux qui les fréquentent et fabriquent leurs attentes. Ce *Mémoire de fille* version Silvia Costa n'a rien d'un produit formaté pour la Comédie-Française. C'est bon à savoir. ■

JOËLLE GAYOT

***Mémoire de fille**, d'après Annie Ernaux. Mise en scène et adaptation : Silvia Costa. Avec Clotilde de Bayser, Anne Kessler, Coraly Zahonero. Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris 6e. Jusqu'au 16 juillet. De 12 € à 35 €.*

Emmanuel Perrotin choisit Colony IM pour se développer

A la Foire de Bâle, la décision du galeriste français de céder 60 % de sa société à un fonds d'investissement interroge le secteur

C'est le signe d'un changement d'époque et un des sujets de conversation à la foire de Bâle, durant laquelle a été annoncée la nouvelle : le galeriste Emmanuel Perrotin va céder 60 % de sa société au fonds d'investissement Colony IM. Spécialisé dans l'immobilier, le crédit et le « private equity », il annonce gérer 3 milliards d'euros d'actifs. Perrotin, c'est près de dix galeries sur trois continents, une ouverture prévue à Los Angeles, et il ne compte pas s'arrêter là : ce mariage va lui permettre de se développer à une échelle inédite pour une galerie française…

« L'idée, c'est de mettre en place une gouvernance adaptée à une entreprise de cette envergure », explique le président-directeur général de Colony IM, Nadra Moussalem. *« Emmanuel va rester le président d'un conseil d'administration que nous allons constituer. Ensemble, on va choisir quelqu'un pour diriger l'entreprise au quotidien et piloter son expansion, dont Emmanuel va rester l'animateur, tout comme il le reste pour la partie artistique. On va jouer notre rôle d'actionnaires attentifs, comme dans toutes les entreprises où nous investissons. Chacun à sa place. »*

Certains ont salué la performance, comme Julien Lombrail, cofondateur de la Carpenters Workshop Gallery. Et pour cause : sa galerie de design contemporain appartient à 25 % au fonds d'investissement Montefiore. *« Cela nous a permis de nous structurer, de recruter, d'emprunter plus facilement, d'avoir la trésorerie pour acheter du design historique et nous positionner sur le secteur du vintage »*, détaille Julien Lombrail. Mais la plupart des confrères de Perrotin ont accueilli la nouvelle avec scepticisme. *« Ce n'est pas la voie que je choisirais,* commente le marchand américain Jeffrey Deitch. *Je tiens à mon indépendance, au fait de prendre des décisions qui ne font pas sens sur le plan du business mais de l'art. »* Sa consœur Nathalie Obadia ajoute : *« Le cœur de ce métier doit rester incarné et personnalisé. »*

Adapter la galerie au XXIe siècle

Or, disruptif depuis ses débuts, Emmanuel Perrotin a choisi d'autres méthodes, notamment en déléguant fortement : *« J'adore les prises de décisions collectives, y compris dans le choix des artistes. Il me manquait un partage de décision sur les aspects économiques : j'ai fait toute ma carrière au doigt mouillé. Pouvoir les prendre collectivement avec des gens dont c'est le métier, c'est une chance. Ce qui m'intéresse, c'est changer le modèle de la galerie, l'adapter au XXIe. »*

Emmanuel Perrotin cherchait depuis longtemps un investisseur. Grégoire Heuzé, un ancien de chez Rothschild qui a créé sa propre banque, Altamoda, l'y a aidé. *« Il est à l'origine de notre rapprochement. Je lui avais montré mon logiciel* [Perrotin a développé un logiciel qui couvre l'ensemble de ses galeries et qui lui permet de connaître en temps réel l'état de son stock et de ses ventes], *un outil dont je parle souvent, ce qui fait rire mes équipes. Mais lui a pris le temps de le regarder, les chiffres notamment, et a été très étonné par ce qu'il voyait. »*

Il lui suggère alors d'entrer en Bourse. *« Je lui réponds que rien que ce mot va faire fuir bon nombre de mes artistes. Mais qu'un investisseur, par contre, ça pourrait m'intéresser. Sa banque a étudié mon dossier. Cela a pris du temps, mais c'est lui qui m'a convaincu que je pouvais accepter une prise de participation majoritaire. »*

Si l'idée de la Bourse pouvait inquiéter les artistes, que dire des investisseurs à qui on va proposer une galerie d'art ? *« J'ai retenu les leçons du passé,* dit Nadra Moussalem, *quand il nous était arrivé de surprendre certains de nos investisseurs avec des dossiers qui étaient loin de leur zone de confort. Aujourd'hui, lorsqu'on lance des opérations comme celles-là, on ne le fait qu'avec des gens qui souscrivent à ce risque. On n'emmène personne par surprise. »* C'est également le cas côté Perrotin : *« J'en ai parlé avec mes équipes et les artistes. Les retours ont été très positifs. Je n'avais rien à leur cacher de ce projet. »*

« Mais il faut prendre garde à ne pas se laisser déborder », nuance le marchand italien Massimo de Carlo. Stéphane Mathelin-Moreaux, directeur de la banque Neuflize OBC, suggère de raison garder. *« Le monde de l'art se rapproche de l'économie classique, mais les fonds ne vont pas s'intéresser à toutes les galeries »*, précise le banquier du marché de l'art français, rappelant *« qu'aucune autre galerie française n'affiche un chiffre d'affaires supérieur à 100 millions d'euros »*. Et surtout, nuance-t-il, la *« finalité d'un fonds, c'est de revendre ses parts cinq à sept ans après, avec l'objectif de décrocher trois à quatre fois sa mise »*.

Emmanuel Perrotin assure que l'accord avec Colony IM porte sur une plus longue période. Quant à l'objectif de plus-value estimée par M. Mathelin-Moreaux, les 40 % que détient Emmanuel Perrotin devraient lui permettre d'envisager l'avenir avec sérénité. ■

R. A. ET HA. B.

MICHEL REIN PARIS/BRUSSELS